

Chère Louise,

Je t'écris de Paris.

Beaucoup de choses se sont passées depuis notre dernière rencontre.

Certains événements m'ont marquée. Je pense que tu l'es tout autant, car cela se passe de plus en plus souvent.

Je fais partie de ces malheureuses à la robe arrachée.

Je savais qu'ils allaient bientôt venir, alors j'ai pris mon temps. J'ai choisi une robe bleue, à carreaux. Sur la place, ils ne m'ont pas seulement pris mes cheveux. Ils ont pris ma dignité, sans pitié.

Pourquoi ?

Pour avoir aimé.

Devant mes amis d'enfance, mes voisins, ils m'ont défigurée, découronnée. Ils ont déchiré ma robe. Ils m'ont assise sur une chaise. A cette hauteur, je pouvais voir la foule, la haine dans leurs yeux.

Je voyais mes boucles ébènes tomber sur l'estrade.

Il y avait d'autres femmes, attendant leurs tours.

Divertissement, nous avons été.

Toutes les personnes qui nous dévisageaient, qui riaient, avaient le même regard.

Le regard de la satisfaction.

Leurs rires résonnent encore dans mes oreilles.

Mon cœur allait exposer, comme une bête prise au piège. J'ai vu ma vie défiler. Mes émotions se mélangeaient, entre honte et colère.

Mes yeux me brûlaient mais je décidai de ne pas leur montrer ma peur. Je voulais pleurer mais je suis restée forte.

Aucune de nous n'a trouvé le courage de s'opposer.

Je me dégoutte, car je suis souillée, mais pas autant que ces hommes qui nous regardaient, le sourire aux lèvres. Combien j'ai honte d'être membre d'une patrie qui punit l'amour.

Je pense à toutes ces femmes tondues pour des raisons futiles.

T'envoyer cette lettre me fait du bien mais, d'un autre côté, elle me fait mal. Elle me rappelle cette journée interminable, l'horreur que j'ai vécue.

Je ne vis plus vraiment ; je survie.

J'ai dû partir. Je me fonds dans le décor de Paris. Mes cheveux repoussent vite, et bien – j'en suis heureuse.

Ne regardons pas le passé. Avançons vers l'avenir.

J'espère que tu te portes bien.

Ta chère et tendre Alice

Paris, 5 février 1945